

Petits, grands et moyens cahiers...

Gabrielle Roy, *Le pays de Bonheur d'occasion*, édition préparée par François Ricard, Sophie Marcotte et Jane Everett Boréal, « Les Cahiers Gabrielle Roy », 159 p.

Lectures d'Anne Hébert. Aliénation et contestation, Fides, Université de Sherbrooke, « Les Cahiers Anne Hébert, 1 », 121 p.

Anne Hébert et la modernité, Fides, Université de Sherbooke, « Les Cahiers Anne Hébert, 2 », 198 p.

Cahiers Éthier-Blais, automne 2000, n° 3, Le Nordir, 178 p.

Lucie Joubert

Number 180, September–October 2001

L'histoire des idées au Québec : mémoire et culture

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/17758ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Joubert, L. (2001). Petits, grands et moyens cahiers... / Gabrielle Roy, *Le pays de Bonheur d'occasion*, édition préparée par François Ricard, Sophie Marcotte et Jane Everett Boréal, « Les Cahiers Gabrielle Roy », 159 p. / *Lectures d'Anne Hébert. Aliénation et contestation*, Fides, Université de Sherbrooke, « Les Cahiers Anne Hébert, 1 », 121 p. / *Anne Hébert et la modernité*, Fides, Université de Sherbooke, « Les Cahiers Anne Hébert, 2 », 198 p. / *Cahiers Éthier-Blais*, automne 2000, n° 3, Le Nordir, 178 p. *Spirale*, (180), 42–44.

Tous droits réservés © Spirale magazine culturel inc., 2001

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>



PETITS, GRANDS ET MOYENS CAHIERS...

LE PAYS DE BONHEUR D'OCCASION de Gabrielle Roy, édition préparée par François Ricard, Sophie Marcotte et Jane Everett

Boréal, « Les Cahiers Gabrielle Roy », 159 p.

LECTURES D'ANNE HÉBERT. ALIÉNATION ET CONTESTATION

Fides, Université de Sherbrooke, « Les Cahiers Anne Hébert, 1 », 121 p.

ANNE HÉBERT ET LA MODERNITÉ

Fides, Université de Sherbrooke, « Les Cahiers Anne Hébert, 2 », 198 p.

CAHIERS ÉTHIER-BLAIS,

automne 2000, n° 3, Le Nordir, 178 p.

LES CAHIERS, de quelque format ou de quelque orientation éditoriale qu'ils soient, attestent l'importance qu'une société littéraire donnée accorde à l'auteur auxquels ils sont consacrés. Manifestation assez récente, somme toute, dans l'histoire littéraire du Québec, la publication de cahiers cristallise la légitimation de certains noms : Jacques Ferron (dont on parlera ailleurs dans ces pages), Anne Hébert, Gabrielle Roy, et Jean Éthier-Blais.

Projet et genèse

Lourdes de valeur symbolique, parentes par leur appellation générique, ces parutions ne poursuivent toutefois pas nécessairement les mêmes buts. Alors que les « Cahiers Gabrielle Roy » rassemblent « des ouvrages consacrés à Gabrielle Roy, textes inédits, études, commentaires critiques et autres documents susceptibles de mieux faire connaître et comprendre l'art et la pensée de la romancière », les « Cahiers Anne Hébert » s'affichent comme « une revue consacrée à l'univers hébertien, en espérant que celle-ci devienne un lieu d'échanges privilégié pour qui s'intéresse à cette grande écrivaine ». Le troisième numéro des « Cahiers Éthier-Blais », quant à lui « propose une nouvelle orientation éditoriale : étudier un écrivain contemporain d'Éthier-Blais [François Hertel] et qui eut, en l'occurrence, sur celui-ci une influence non négligeable; l'étudier pour lui-même mais aussi dans ses rapports avec Éthier-Blais ». Assez similaires de prime abord — dans les deux premiers cas à tout le moins —, ces programmes éditoriaux produisent, à l'usage, des résultats très différents : du côté de Gabrielle Roy, on accède à des « récits autobiographiques épars et inédits », très pertinemment annotés par l'équipe (composée de François Ricard, Sophie Marcotte et Jane Everett) et qui, ce n'est pas

un cliché de le dire dans ce contexte, apportent un nouvel éclairage à l'œuvre de l'auteur. Le texte intitulé « Ma rencontre avec les gens de Saint-Henri » contient quelques-unes des pages les plus émouvantes de ce cahier, pages qui ironiquement, comme le précise la mise en contexte, sont « peut-être le fait d'un rédacteur travaillant à partir d'indications fournies oralement par la romancière au cours d'une entrevue ». C'est un scrupule qui honore l'équipe éditoriale mais qui semble superflu lorsqu'on prend contact avec ces phrases magiques : « Il m'est difficile de concevoir que les personnages de Bonheur d'occasion n'ont pas toujours existé. Du plus loin que je me souviens, pourtant, il me semble que c'est à cet endroit et au cours de cette orageuse et tumultueuse soirée qu'ils sont venus au monde. [...] À la saison des déménagements, j'ai feint de chercher un logement. Je suis ainsi entrée dans de sombres logis où la lumière vacillante des bougies éclairait des images saintes. J'ai aussi visité les demeures des nantis au cœur des oasis de calme et de propreté qu'on peut trouver dans ce quartier de suie et de trains hurlants. Parfois des gens me proposaient de m'asseoir et de me reposer car ils me pensaient fatiguée comme eux. Alors, à la veille du déménagement, ils se confiaient à moi dans la simplicité de leurs cœurs accablés, un peu à la manière des gitans qui, le long des routes, doivent raconter avec émerveillement leurs incessants voyages. [...] Une autre fois, dans un Quinze-Cents, j'ai aperçu une jeune serveuse, un petit bout de femme au visage délicat et ardent. Je suppose qu'elle a dû se demander pourquoi je la fixais ainsi. Je ne pouvais m'en empêcher; c'était très curieux, je n'avais jamais vu cette fille auparavant, et pourtant, avec son visage pâle et tiré, ses lèvres fardées et le balancement de ses hanches, elle était telle que j'avais imaginé et décrit Florentine. Ainsi, certains de mes personnages sont nés d'une rencontre de hasard, d'un visage entrevu

dans la rue ou même d'un furtif échange de regards dans un tramway bondé. D'autres ont été créés de toutes pièces et puis, un jour, je rencontrais leur double incarné dans une personne inconnue, anonyme. J'ai ainsi croisé à maintes reprises le regard avide de Florentine. »

On le constate : ces textes royens ne se limitent pas à expliquer le processus de création de l'œuvre de la signataire, ils la prolongent en quelque sorte en greffant à *Bonheur d'occasion* des commentaires qui deviennent une sorte de méta-écriture du roman. Aussi passionnant, le « Voyage en Ungava » présente, d'après l'équipe éditoriale, au moins deux intérêts : celui de permettre au lecteur de renouer avec Roy la journaliste et de refaire pour soi la genèse des nouvelles esquimaudes (malheureusement méconnues) qui ouvrent le recueil *La Rivière sans repos*. Il y a dans ce cas-ci cependant un très intéressant écart entre le récit et la fiction qui en a résulté. En effet, alors que les réflexions sur la mise au monde d'Azarius et de Rose-Anna restent dans le même ton que le roman, le texte sur l'Ungava ne laisse en rien soupçonner l'ironie paradoxale de la nouvelle esquimaude à venir, « Le téléphone », dans laquelle Baptiste succombe à la tentation du progrès et importune tout son entourage avec son téléphone neuf. Peut-être est-ce pour exorciser cette tristesse devant l'intrusion des Blancs et de leur mode de vie, longuement évoquée dans le récit autobiographique, que Gabrielle Roy a opté dans la fiction pour la légèreté et créé un personnage aussi désarmant, pris au piège d'une technologie dont il n'a pourtant que faire...

Encore une revue spécialisée ?

Question plus que nécessaire, posée par les codirecteurs Pierre Hébert et Christiane Lahaie dans



Éclaircie, de la série *Paysages Incertains*, d'Isabelle Hayeur, 2000

DR

le premier numéro des « Cahiers Anne Hébert », (avec une réponse assez prévisible : oui, mais...), et qui indique le sens que prendront les publications : il s'agit bien d'une revue, composée, pour le moment en tout cas, de textes analytiques et théoriques sur l'œuvre d'Anne Hébert, regroupés selon une thématique, de textes intitulés « Témoignages » qui semblent les transcriptions de lectures publiques tenues à l'Université de Sherbrooke et de chroniques ponctuelles telles « Compte rendu », « Nouveautés du Centre », « La Vie du Centre ». On est bien ici en territoire universitaire — on a même une notice bibliographique de chaque collaborateur et un résumé de chaque article — dans la mesure où rien n'a été négligé pour faciliter la recherche. Travail efficace et méticuleux, projet courageux : les « Cahiers Anne Hébert » assument les risques liés à leur choix. Le fait de recruter les collaborateurs sur la base commune de l'intérêt porté à l'auteur et de viser l'international produit inévitablement des numéros inégaux : certains textes pèchent par leur construction bancal ou une rhétorique floue, peu convaincante; d'autres redisent des évidences (ce n'est pas parce qu'on vient de loin qu'on a nécessairement des révélations à faire), ou s'appuient sur des lieux communs sans chercher à les revisiter. Mais de l'ensemble se dégage une grande cohérence dans la volonté d'informer et de rendre compte des recherches actuelles, passées et à venir sur l'écrivaine. Et, au bout du compte, l'intime relation entre le Centre et les « Cahiers Anne Hébert » produit l'effet sûrement escompté par les responsables : le lecteur a l'impression que ce qui se fait sur Anne Hébert passe maintenant par l'Université de Sherbrooke. Impression fondée, en très grande partie; le mot Centre y prend d'ailleurs toute sa signification géométrique car Sherbrooke, ville périphérique, affiche une nouvelle assurance en s'opposant à l'institution montréalocentrique et en imposant un espace intellectuel qui déplace le noyau de discussion vers la province (quel mot haïssable...).

Le lieu du cahier

Dans une telle optique du lieu de parution, les « Cahiers Éthier-Blais », dirigés par Martin Doré

et Robert Yergeau, ne pouvaient voir le jour qu'à Ottawa¹. On oublie facilement, en effet, que Jean Éthier-Blais était d'origine franco-ontarienne, tant il est associé à Montréal. Pourtant, des cahiers éponymes auraient trouvé peu de justification dans la métropole qui compte un certain nombre d'auteurs beaucoup plus importants encore en lice pour ce type particulier de légitimation institutionnelle. Comme si les origines de l'écrivain le rattrapaient finalement, c'est le lieu de naissance qui coïncide maintenant avec celui de la reconnaissance.

Les lecteurs plus ou moins entichés de Jean Éthier-Blais se demanderont si une telle entreprise de publication ne risque pas de manquer de souffle à moyen terme. Pour l'heure, le troisième numéro des CÉB, joyeusement hirsute, constitue une lecture fort réjouissante qui s'amorce sur un délicieux inédit, une composition intitulée « Le sapin » rédigée par l'auteur à dix-sept ans et annonciatrice du style à venir : « Ni l'Hellade pâmée au sein des térébinthes. Ni ce sanctuaire lointain m'attire, ni ces pistachiers voués à Neptune. Le sapin seul m'est un soutien et la nuit de son visage. Selon que je marche dans les blés, filtrant ma douleur, sur une butte aride que son élan de nuit m'apparaît ou que dans la conquête du matin il se dresse contre l'azur en un cri, je me sens transpercé de plénitude. » À travers cette écriture ampoulée, qui se cherche et qui trébuche, comme on le voit, on devine l'élève qui s'applique, pénétré de toutes ses lectures mais à la fois contaminé par elles, qui n'est pas sans rappeler le jeune Ferron épistolier de *Laisse courir ta plume... Lettres à ses sœurs 1933-1945*.

Surtout axé sur l'influence que François Hertel a exercée sur Éthier-Blais, le cahier propose une intéressante mise en perspective des enjeux de la société de l'époque à travers des documents assez hétéroclites : correspondance entre Éthier-Blais et Hertel, deux lettres de Hertel à son frère Raymond Dubé qui nous montre l'écrivain confus et malade, une bibliographie chronologique de François Hertel, des études, bien sûr, sur l'œuvre de Hertel et une *Lettre à un sceptique sur l'actualité de Hertel* (de Laurent-Michel Vacher) qui, à elle seule, par son refus de se plier aux normes académiques usuelles de l'article universitaire, invite à une lecture de ce que Manon Bru-

net nommait « la fausse lettre », tant le contenu, par le travail d'écriture qu'il suppose, s'éloigne de la spontanéité inhérente au genre : « Vous me demandez quel intérêt la pensée de Hertel peut encore présenter pour un lecteur de notre temps. Pour bien marquer votre étonnement, vous me suggérez que ce fut un esprit dispersé et brouillon, naïf et vaniteux, tissu de contradiction et souvent superficiel, que son style est si dépassé qu'il n'a plus aucune chance d'être entendu de nos jours, que ses raisonnements manquent trop souvent de rigueur et de solidité, que sa légèreté et que ses inconséquences sont notoires, et plein d'autres compliments encore. [...] Je vous dirai donc tout d'abord, qu'à mes yeux, Hertel a le mérite d'avoir su être ce que j'appelle un véritable écrivain d'idées. C'est une race de généralistes engagés qui me semble malheureusement trop peu nombreuse sur la scène intellectuelle québécoise contemporaine (comme toujours, la cause à mes yeux en est probablement le rôle ruineux de siphon joué par le nationalisme, qui a monopolisé toutes les compétences dans une voie surpeuplée et sans issue, mais ce serait là un autre sujet). Un écrivain d'idées se bat avec sa plume pour une conception ou une théorie qui lui tient à cœur [...], il cultive le moins possible le sabir abscons des spécialistes et il fuit les effets de fausse profondeur. C'est le cas d'Hertel, qui [...] aspire plutôt à une intrusion brutale de ses idées dans l'esprit de son interlocuteur : "Je voudrais écrire une page dure comme le roc. Et je saisisrais le lecteur aux cheveux et au ventre, sans passer par les yeux et les oreilles ou si peu que pas" ».

De telles contributions nous éloignent bien un peu d'Éthier-Blais mais les « Cahiers », d'une façon générale, ne sont-ils pas une façon astucieuse d'ouvrir l'œuvre d'un auteur sur le monde? C'est en tout cas le bilan qui s'impose à la lecture de tous ces cahiers...

LUCIE JOUBERT

1. Et le lieu des « Cahiers Gabrielle Roy »? McGill. Ce lieu se devine dans le choix des mots romancière ou femme écrivain utilisés pour contourner auteure ou écrivaine. Le département de langue et littérature françaises de cette institution a en effet longtemps été allergique à la féminisation de ces termes : c'est une façon élégante de contourner habilement l'irritant et de donner le change.



Portes ouvertes d'Isabelle Hayeur, 2000

DR